

Trésors de la langue française au Québec (XV)

Suzelle Biais

Numéro 60, décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biais, S. (1985). Trésors de la langue française au Québec (XV). *Québec français*, (60), 19–20.



L'évolution du terme *canadien* au cours des siècles

Si la signification de *Canada* et de *Canadien* est aujourd'hui bien établie, il n'en fut pas toujours ainsi; pour l'ensemble de la population, ces termes n'ont désigné pendant longtemps que le territoire laurentien et les francophones qui y habitent. C'est ce que nous rappelle le passage suivant tiré du journal *la Vérité* (16 déc. 1905): « Dans le langage du peuple, les mots *Canada* et *Canadien* ont gardé leur ancienne acception [...]. Pourtant, il faut bien que nous en prenions notre parti: ces mots ont aujourd'hui une autre acception qui doit prévaloir; et d'après cette acception, le peuple *canadien*, ce sont les habitants de la Puissance du *Canada* ».

Cette citation montre bien l'ambiguïté qui régnait encore dans l'usage populaire au début du XX^e siècle concernant la signification des mots *Canada* et *Canadien*. Attestés depuis Cartier, ils ont connu en effet au cours des siècles une évolution sémantique qui a suivi l'extension territoriale et politique du pays. Il faut se rappeler qu'au XVI^e siècle le toponyme *Canada* couvrait le territoire qui s'étend du Labrador au Saguenay et qu'il englobait les Grands Lacs à la fin du Régime français.

Le terme *Canadien*, qui s'applique officiellement, depuis la Conquête, à tous les habitants du Canada de quelque origine qu'ils soient, dénommait au XVI^e siècle une tribu amérindienne. Vers la fin du XVII^e siècle, ce sens se perd et l'usage se répand de désigner par *Canadiens* les descendants de Français nés au pays. Lahontan en 1703 précise : « *Canadiens*, sont des naturels de *Canada* nez de pere et de mere Français ». Cette acception va s'imposer et sera si bien

Canayen : une dénomination sans équivoque

Encore attachés au terme *Canadien* pour désigner les francophones du Canada, terme qui est devenu cependant d'un emploi difficile après 1760 en raison de son extension sémantique, les journalistes et les auteurs du XIX^e siècle se rabattent, non sans succès il faut le dire, sur la forme populaire *canayen*. Acceptée par les uns, décriée par les autres, cette forme, qui a l'avantage de désigner sans risque de confusion les francophones ainsi que leur langue, connaît pendant un certain temps une grande popularité. Les expressions encore usitées de nos jours, telles que *canayen pur laine*, *en bon canayen*, *parler canayen*, etc., sont là pour en témoigner.

suzelle blais

enracinée qu'encore au début du XX^e siècle les auteurs devront revenir souvent à la charge afin de dénoncer cet emploi devenu trop restrictif. Louis Hémon, qui s'étonne de la persistance de cet usage, écrit dans *Maria Chapdelaine* : « Lorsque les *Canadiens français* parlent d'eux-mêmes, ils disent toujours "*Canadiens*" sans plus ; et à toutes les autres races qui ont derrière eux peuplé le pays jusqu'au Pacifique, ils ont gardé pour parler d'elles leurs appellations d'origine. »

Si les francophones du Canada se « disent toujours "*Canadiens*", sans plus », on constate, par ailleurs, que ceux qui en parlent ont généralement tendance à qualifier ce terme. Déjà sous le Régime français, afin de distinguer les habitants nés au pays de ceux qui sont nés en France, on utilise les composés *Français canadien* et *Canadien français*, appellations qui s'opposent alors à *Français de France*, *Français d'Europe* ou *Français* tout court. Après la Conquête, *Français canadien*, qui jusqu'alors était le plus attesté des deux, sort peu à peu de l'usage, tandis que *Canadien français* s'impose avec, cette fois pour pendant, *Canadien anglais*.

De Canadien à Québécois

Alors que le dérivé *Canadien* est relevé à la même époque que son simple *Canada*, le terme *Québécois* est par contre beaucoup plus tardif que le toponyme *Québec*, attesté pour sa part dès 1601. En effet, *Québécois* n'apparaît comme substantif dans les documents qu'en 1754 et sert d'abord à désigner les habitants de la ville de Québec (valeur qu'il a gardée d'ailleurs).

Avec la fin du Régime français et l'établissement d'une nouvelle organisation politique, ce mot en arrive graduellement à désigner, en outre, les habitants tant anglophones que francophones de la nouvelle province de Québec. Mais il tarde à s'imposer dans cette acception au point que les glossaristes de la fin du XIX^e siècle qui le relèvent (généralement orthographié *québecquois*) ne

mentionnent que son premier sens. Il faudra attendre la Révolution tranquille pour le voir s'implanter. Ce qui caractérise le mot à partir de cette époque, c'est d'une part la connotation valorisante qui lui est attachée et d'autre part sa fréquence d'emploi, deux traits qui ont contribué à jeter dans l'ombre les mots *Canadien* (dans son sens ancien) et surtout *Canadien français*.

La grande vitalité que les termes *Québec* et *Québécois* ont connue à partir des années 1960 a favorisé la création de nombreux dérivés. Parmi les substantifs qui apparaissent à partir de cette époque, on peut citer *québécoien* (synonyme peu usité de *québécois* pour désigner le français québécois), *québécoisation*, *québécoité* et *québécoitude*; le verbe *québécoiser* est aussi de formation récente, ainsi que les adjectifs *québécoien* et *québécoiste*. Signalons encore que les termes *québécois* et *québécoisme* sont, depuis quelques années, consignés dans les dictionnaires français.

La langue parlée par les francophones du Québec a elle-même connu de nombreuses appellations au cours des siècles. Parmi les plus fréquentes, on relève *langage canadien*, *langue canadien français*, *canadien*, *franco-canadien*. Encore en 1930, les rédacteurs du *Glossaire du parler français au Canada*, qui spécifient que les mots relevés dans le *Glossaire* proviennent, à quelques exceptions près, du Québec, n'en modifient pas pour autant le titre de leur ouvrage qu'ils essaient, tant bien que mal, de justifier en se référant à une réalité disparue depuis longtemps: «Il convient peut-être, ici, de remarquer que c'est, en effet, à ce territoire [la province de Québec] seulement que notre enquête se rapporte, de sorte que les mots «au Canada», dans le titre du *Glossaire*, pourraient se lire: «au Bas-Canada».

Aujourd'hui, la langue des francophones du Québec est généralement nommée *québécois*, *langue québécoise* ou *français québécois*. L'usage se répand également de nommer *québécoisme* un trait caractéristique de cette langue, de préférence à *canadianisme* qui a pris de nos jours, comme *Canada* et ses dérivés, un sens beaucoup plus large.

Avez-vous une meilleure explication à nous proposer ?

Envoyez vos commentaires à :
Enquête TLFQ,
Langues et linguistique,
Faculté des lettres,
Université Laval, Québec,
G1K 7P4.

LE LIVRE DU MOIS

les a l'è a s
d'une s a g a

Une double lecture

Si l'on en croit une récente interview parue dans un quotidien de Québec, il faut décrypter autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici — à tort ou à raison — la symbolique tribu des Beauchemin et le personnage du père dans *Steven le Héralte*, le sixième volet de la *Vraie Saga des Beauchemin* de Victor-Lévy Beaulieu. Pourtant la première lecture, «innocente», du roman, à part les quelques diatribes réparties çà et là contre le pouvoir politique (le PQ) et son projet national avorté, nous conduisait plutôt à une autre analyse, celle du «Livre défait» du romancier Abel. Deux lectures, donc, restent possibles, à moins que le romancier Beaulieu n'ait voulu, avec une profonde amertume et une ironie sarcastique, présenter le portrait du «bon père de famille» devenu fou ou gaga, construisant, en plein mois de juillet, avec un palmier de plastique, un arbre de Noël, et prédisant la venue prématurée du «Christ-Jésus», tandis que ses proches, d'abord étonnés, puis effrayés par son attitude, le prennent en pitié ou le tournent en dérision. Car c'est bien un personnage *dérisoire* — une des épithètes favorites de l'auteur — que dessine en caricature l'écrivain déçu depuis quelques années par la tournure des événements et, sans doute, depuis peu, par le virage idéologique ou stratégique du parti au pouvoir au Québec. En 1969, lors de la parution de *Race de monde!*, il apparaissait évident que c'était bien d'une «québécoise famille // nombreuse catholique et à la vanille», c'est-à-dire le symbole du «peuple» québécois en mouvance de la campagne à la ville, s'adaptant péniblement à de nouvelles conditions de vie, qui était l'objet de la saga. L'image semblait limpide et l'on n'y avait pas remarqué d'allusion politique. À me-

sure que se déroule la saga, Beaulieu aurait-il décidé de récupérer à son avantage un aspect inexploité et n'aurait-il pas résolu de modifier tout à coup le symbole projeté? Nous ne contestons pas le droit du «poète» à le faire, mais cette nouvelle perspective oblige à une relecture des six romans de la saga parus à ce jour.

Le «Livre définitif»

Ainsi donc le romancier Abel remet à son frère Steven un manuscrit, copie conforme de *l'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme. Pourquoi avoir transcrit le roman d'un autre? Par impossibilité d'écrire? Pourquoi ce «faux manuscrit»? «[...] rien qu'une schizophrénie inexplicable ou une absurde plaisanterie» (p. 296). Pourquoi ce travail... dérisoire? Parce que l'écrivain/narrateur baigne dans la dérélition, l'abolition, la dérision, l'avalement, tous vocables que l'on retrouve additionnés, multipliés, conjugués dans le roman. Parce qu'il a écrit le Livre de l'absence: «C'était un désastre, celui du Fils crucifié sur la croix de l'incompétence, par un Père qui refusait l'objet de son sacrifice» (p. 147). Le